



HAL
open science

La réception du corpus aristotélicien au XIXe siècle

Myriam Hecquet

► **To cite this version:**

Myriam Hecquet. La réception du corpus aristotélicien au XIXe siècle. Denis Thouard. Aristote au XIXe siècle, 2004. halshs-02484193

HAL Id: halshs-02484193

<https://shs.hal.science/halshs-02484193>

Submitted on 21 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La réception du corpus aristotélicien au XIXe siècle.

Le XIXe siècle marque une étape importante, pour le paléographe et l'historien de la tradition du texte, comme pour le philologue ou le philosophe, car l'édition des textes de l'Antiquité connaît un véritable renouveau, avec un essor considérable de la critique textuelle et de l'histoire de la tradition des textes. La remise en cause générale des vulgates imprimées est liée aux travaux de Lachmann¹, qui s'inspirait lui-même des recommandations déjà émises au siècle précédent par Bentley². Wolf³ a sorti la philologie de son statut ancillaire par rapport aux autres sciences, et les spécialistes des textes grecs sont devenus à la fois des experts des manuscrits et de la critique textuelle. Il a ouvert la voie à la philologie comme science historique, en donnant sa place à l'histoire du texte dans l'Antiquité,⁴ et fondé la science de l'Antiquité, die *Altertumswissenschaft*, qui rassemble toutes les disciplines particulières liées au monde antique. L'Allemagne a joué un rôle moteur en ce domaine au XIXe siècle : les Académies des Sciences y ont soutenu les grandes éditions de corpus, comme le *Corpus Inscriptionum Graecorum* de Boeckh et celui des inscriptions latines de Theodor Mommsen, le *Corpus Medicorum Graecorum*, ou encore les *Doxographi graeci* d'Hermann Diels qui ont été à la base des *Epicurea* d'Hermann Usener, des *Fragmente der Vorsokratiker* de Diels, des *Stoicorum Veterum Fragmenta* d'Hans von Arnim, et de la *Geschichte der Griechischen Philosophie* d'Eduard Zeller. August Meineke a édité les fragments des comiques, August Nauck ceux des tragiques. Et bien sûr, Immanuel Bekker a édité l'ensemble des écrits aristotéliciens. D'autre part, la littérature grecque a été enrichie par la découverte d'un grand nombre de papyri dans les sables d'Égypte, avec notamment une grande partie de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote.

¹ Voir la préface de K. Lachmann au *Novum Testamentum*, Berlin, 1842 ; *In T. Lucretii cari De rerum natura libros commentarius*, Berlin, 1850 ; *Propertius*, Leipzig, 1816.

² R. Bentley, *Proposals for printing a New Edition of the Greek Testament, and St Hierom's Latin Version*, Londres, 1721. Bentley voulait substituer à l'édition d'Erasme un texte basé sur les plus anciens manuscrits, la Vulgate, les versions orientales et les citations des Pères de l'Église. Lachmann passe généralement pour le fondateur de la notion d'archétype et du principe d'*eliminatio codicum descriptorum*, c'est-à-dire le rejet des apoglyphes ou, pour le dire simplement, le rejet des copies de manuscrits plus anciens conservés. Mais Sebastiano Timpanaro (*La genesi del metodo del Lachmann*, Florence, 1963) a montré que les véritables initiateurs de la classification généalogique des manuscrits ont été C.G. Zumpt (un élève de Wolf), J.N. Madvig et surtout Fr.W. Ritschl, et que l'on peut même faire remonter l'idée de dérivation de tous les manuscrits d'un archétype unique à Erasme et Scaliger. Ne reviendrait réellement à Lachmann que la formulation des critères permettant de déterminer mécaniquement quelles variantes peuvent remonter à l'archétype.

³ Voir Friedrich August Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, Halle 1795.

⁴ Il a ainsi préparé le terrain pour la Textgeschichte telle qu'elle sera investie par Wilamowitz.

Dans les pages qui suivent, nous nous intéresserons plus particulièrement sur aux éditions et aux traductions du texte aristotélicien qui ont été mises à la disposition du public au cours du XIXe siècle. Cette contribution sur la réception d'Aristote reste perfectible, dans la mesure où je n'ai pas pu disposer de bon nombre des ouvrages en question. Les tableaux bibliographiques présentés permettent néanmoins de voir quels traités aristotéliciens ont retenu l'attention des érudits, en fonction du pays d'appartenance.

Afin de mieux mesurer ce qui caractérise les travaux du XIXe siècle par rapport à Aristote, je rappelle d'abord l'histoire de la transmission de ce corpus depuis les manuscrits du Moyen Age. Puis une analyse des tableaux bibliographiques dégage les premiers éléments qui permettront de compléter ultérieurement l'histoire de la transmission de ce texte à l'époque moderne.

I. La tradition du texte aristotélicien.

1) La tradition manuscrite.

Nous avons conservé peu de papyri des textes d'Aristote, mais nous possédons un millier de manuscrits grecs, qui remontent à la période byzantine. Des huit premiers siècles de notre ère nous est essentiellement parvenu le témoignage indirect des commentaires, les fameux *Commentaria in Aristotelem graeca*⁵ qui ont été transmis à la fin du Moyen-Age et dont certains remontent à l'Antiquité tardive. Nous avons ensuite des traductions arméniennes, syriennes, arabes, hébraïques et latines d'écrits aristotéliciens. Les seules traductions latines, dont les plus anciennes remontent à Boethius au VIe siècle, occupent environ 2200 manuscrits.

Mais pour l'essentiel, notre connaissance du corpus repose sur le témoignage de manuscrits grecs conservés ou reconstituables qui ont été copiés à Constantinople durant ce que l'on a appelé la Renaissance de Photius ou le Second Hellénisme, au IXe siècle. Là est la source des premières « vulgates » en minuscule. En effet, cette période fut celle des « translittérations », c'est-à-dire de la transcription en écriture minuscule des textes jusque là copiés en onciale.⁶ Ce travail de translittération a été fait à partir d'une « recension » des meilleurs manuscrits alors disponibles, à savoir leur collation et l'émendation du texte. Ce fut

⁵ *Commentaria in Aristotelem graeca*, Acad. litter. reg. boruss. Berlin, 1870-1909.

⁶ A l'écriture majuscule qui ne distinguait pas les mots entre eux, et qui n'utilisait qu'une ponctuation très rudimentaire et pratiquement pas d'accentuation, a succédé une écriture minuscule plus économique, que ce soit pour le temps ou la matière nécessaires à la copie.

donc un véritable travail « éditorial », en ce sens qu'il a eu pour but d'établir un texte destiné à faire autorité, l'exemplaire d'une grande bibliothèque où les érudits pouvaient soit en commander une copie, soit comparer et amender leur propre exemplaire.

Dieter Harlfinger⁷ a montré que quatre grands ensembles de traités aristotéliens (ou attribués par la tradition à Aristote) ont été distingués dans une série de manuscrits de la fin du XIVe siècle et du XVe siècle, à savoir les traités logiques, physico-métaphysiques, zoologiques et éthiques. Parmi ces quatre ensembles, les traités logiques, regroupés sous le titre d'*Organon*, ont été les plus copiés, puisque nous en possédons environ 140 manuscrits. Les traités physiques, quant à eux, ont été davantage copiés que les traités zoologiques, et à l'intérieur du dernier ensemble, l'*Ethique à Nicomaque* a été beaucoup plus copiée que la *Politique*. Si la *Poétique* semble être tombée dans l'oubli au cours de la période byzantine moyenne et tardive, elle a connu ensuite une renaissance avec l'intérêt manifesté pour la théorie de la poésie. Il en est de même pour les *Mecanica*, le *De Lineis Insecabilibus*, l'*Ethique à Eudème*, les *Economica* et la *Rhétorique à Alexandre*, dont les manuscrits les plus anciens que nous ayons conservés remontent seulement aux XIIIe-XIVe siècles. On constate également que n'ont été ni commentés, ni paraphrasés, l'*Ethique à Eudème*, les *Economica*, la *Rhétorique à Alexandre*, les *Problemata*, les *Mirabilia*, les *Magna moralia*, le *De spiritu*, la *Poétique*, le *De mundo*, le *De virtutibus et vitiis*, le *De Melisso Xenophane Gorgia*, les *Physiognomonica* et le *De ventis*, parmi lesquels n'ont pas non plus été traduits en latin L'*Ethique à Eudème* (sauf le livre VIII 1-3), le *De spiritu*, les *Mecanica*, le *De Melisso Xenophane Gorgia* et le *De ventis*.

Bien que la philosophie n'ait pas joué un grand rôle dans le haut Moyen-Age occidental, la dialectique occupait une place importante dans l'enseignement et une partie des écrits logiques d'Aristote était déjà connue grâce aux traductions latines et aux commentaires de Boethius. Mais la tradition d'Aristote n'a commencé à vraiment se développer en Occident qu'au XIIe siècle, avec les traductions latines de Jacques de Venise et du Calabrais Aristippe. Cette deuxième phase, scholastique, correspond d'une façon générale à la traduction du corpus arabe, puis du corpus grec des traités scientifiques de l'Antiquité⁸, et la réception d'Aristote a été marquée par l'influence d'Averroès. Aristote a occupé une position privilégiée dans la pensée occidentale, dans la mesure où, du XIIIe au XVIe siècle, ses traités

⁷ D. Harlfinger, « Einige Grundzüge der Aristoteles-Überlieferung », in *Die Textgeschichte der pseudo-aristotelischen Schrift Per Á Qatōmyn grammōn*. Ein kodikologisch-kulturgeschichtlicher Beitrag zur Klärung der Überlieferungsverhältnisse im Corpus Aristotelicum, Amsterdam, 1971, p. 36-85.

⁸ Avec Euclide, Ptolémée, Hippocrate et Galien.

ont largement déterminé le contenu de l'enseignement général, et il constituait le fondement de la pensée scientifique et philosophique. L'érudition avait alors essentiellement pour forme la glose, le commentaire et l'interprétation. Et cette tradition scholastique va se poursuivre jusqu'au début du XVIe siècle.

2) La tradition imprimée.

Les oeuvres complètes d'Aristote ont été « éditées » au sens traditionnel, c'est-à-dire « imprimées », pour la première fois par Alde Manuce et Alexander Bondinus en 1495-98 à Venise. Le premier volume présente l'*Organon* accompagné de l'*Isagoge* de Porphyre, le deuxième volume la *Physique*, le *De caelo*, le *De generatione et corruptione*, les *Météorologiques*, le *De mundo* et quelques écrits de Théophraste. Le volume III rassemble les écrits biologiques et psychologiques, ainsi que des traités pseudo-aristotéliens (*De spiritu*, *De coloribus*, *Physiognomica*, *De mirabilibus auscultationibus*, *De Melisso*, *Xenophane*, *Gorgia*, *De lineis insecabilibus*) et quelques écrits de Théophraste ; le volume IV, les *Problemata* et les *Mechanica* du pseudo-Aristote, les traités botaniques de Théophraste, la *Métaphysique* d'Aristote suivie de celle de Théophraste ; le volume V, enfin, présente les *Ethiques*, la *Politique*, et les *Oeconomica* du pseudo-Aristote. En 1509, ont été ajoutées la *Poétique* et la *Rhétorique*.

- Cette *editio princeps*, communément appelée l'Aldine, a été fidèlement reproduite (jusque dans ses fautes, pour la *Métaphysique*, selon Schwegler) d'abord par Désiré Erasme avec des corrections de Simon Grynaeus. Ils ont fait de nouvelles consultations des manuscrits pour l'*Organon*, la *Physique* et quelques traités d'histoire naturelle, dans l'édition parue à Bâles en 1531, puis en 1539, et ils ont proposé de nouvelles conjectures de divers érudits dans leur édition de 1550 (c'est cette dernière que les introductions des éditions du XIXe s appellent « l'editio basileensis tertia » ou « isingriniana », du nom de la maison d'édition).

- Est parue ensuite en 1551-53 la seconde Aldine due à Giovanni Battista Camozzi, toujours à Venise (appelée *Aldina minor* ou *camotiana*).

- Fr. Sylburg, dans son édition de Francfort en 1584-87, a purgé cette nouvelle vulgate de ses fautes sans recourir aux manuscrits, mais en s'aidant de la traduction de Bessarion, et beaucoup de ses corrections coïncident avec des leçons de manuscrits qu'a fait connaître Bekker plus de deux siècles après. Il modifie aussi partiellement l'organisation du corpus, puisqu'il fait succéder *Rhétorique* et la *Poétique* à l'*Organon*, renouant ainsi avec la conception néoplatonicienne qui, dès le VIe siècle de notre ère, avait pris l'habitude de

considérer ces deux traités comme faisant partie des écrits logiques⁹ (cet ordre sera suivi par Buhle en 1792-99 et par Bussemaker en 1848 ; c'est également celui qu'a suivi la tradition orientale au Moyen Age).

- L'édition de Syllburg a été reproduite à son tour, avec des variantes tirées d'autres traductions latines, et accompagnée d'une traduction latine, par Isaac Casaubon, à Lyon en 1590 (avec des rééditions en 1597, 1605 et 1607).

- Le texte de Casaubon a été révisé et accompagné d'une nouvelle traduction latine par J. Pacius, à Francfort en 1597 (ce qui sera réédité en 1605 et 1607), ; le texte de Casaubon a été de nouveau édité en France au XVIIe s., avec une nouvelle traduction latine, par G. du Val, à Paris en 1619 (avec des rééditions en 1629 et 1654) ; enfin, il a été réédité par J.T. Buhle entre 1791 et 1799 à Deux-Ponts et Francfort.

Les incunables ont donc donné naissance à une nouvelle vulgate, dont l'autorité peut être expliquée sans doute par le travail de recension dont ils étaient issus, mais aussi tout simplement parce qu'ils étaient plus facilement accessibles que les manuscrits (un peu comme aujourd'hui, l'usage des CD Rom pourrait avoir pour conséquence l'oubli, dans les rayons des bibliothèques, des ouvrages imprimés sur papier). Les nouvelles éditions reproduisaient l'*editio princeps* en lui apportant quelques corrections, dont on affirmait parfois qu'elles étaient appuyées sur le témoignage d'un manuscrit, mais sans identifier celui-ci ; il s'agissait plus souvent de conjectures savantes, autrement dit d'une *emendatio* fondée sur la *divinatio*.

On observe alors, du début du XVIIe s. à la fin du XVIIIe siècle, une longue interruption de l'édition des oeuvres d'Aristote, période pendant laquelle les érudits ont consacré leurs efforts aux commentaires. Le souci premier restait de connaître l'Antiquité, plutôt que rechercher la pureté primitive de la production littéraire.

Cette désaffection a touché non seulement l'édition globale du corpus aristotélicien, mais également celle des oeuvres particulières. En effet, au XVIe s., la *Métaphysique* a été éditée par Joachim Perion à Paris en 1558 (avec une réédition en 1568), puis par le jésuite P. Fonseca, avec un commentaire, en 1577-1589 à Rome pour les deux premiers tomes, 1604 à Cologne pour le troisième. Puis il faut attendre l'édition de C. A. Brandis, en 1823. Il en va de même pour l'*Organon*, qui ne sera de nouveau édité, après le

⁹ Notamment Simplicius.

début du XVIIIe s., qu'en 1844-46 par Waitz, la *Physique* en 1854 par Prantl, le *De anima* par Torstrik en 1829, les *Parva naturalia* en 1823 par G.A. Becker.

Il existe cependant quelques exceptions, comme l'*Ethique à Nicomaque* éditée par Wilkinson à Oxford en 1715 (mais pas l'*Ethique à Eudème* ni les *Magna moralia*), et surtout comme la *Politique* éditée en 1656 (puis en 1730) à Helmstadt par Coningius, et en 1776 à Leipzig par Reiz.

II. Le texte d'Aristote au XIXe s.

Le texte de la nouvelle vulgate d'Aristote, que l'on peut ramener en ultime analyse à l'Aldine, ne sera remis en cause, de façon générale, qu'au XIXe siècle. Le retour aux manuscrits a d'abord été le fait de M. Camus pour l'*Historia animalium* en 1783, de J.P. van Cappelle pour les *Mechanica* en 1812, et de C.A. Brandis¹⁰ pour la *Métaphysique* en 1823. Les travaux d'Adolph Torstrik sur la tradition manuscrite du *De anima* d'Aristote ont largement inspiré ceux de Paul Moraux au siècle suivant.

Immanuel Bekker¹¹ le premier, en 1831, a proposé une édition de l'ensemble du corpus reposant sur de nouvelles collations des 15 meilleurs manuscrits alors connus.¹² Le

¹⁰ Brandis qui, plus tard, a rédigé des ouvrages sur l'histoire de la philosophie grecque et romaine, a pu assainir le texte de la *Métaphysique* en de très nombreux endroits, grâce à deux manuscrits notamment qui, selon lui, avaient été négligés ; il a retenu leur texte à chaque fois qu'il était confirmé par les commentateurs grecs : «In textum nunquam lectionem recepi, quae aut codicum manuscriptorum, quos ipse excussi, aut interpretum Graecorum auctoritate non firmaretur.» Mais il n'a précisé ni l'identité, ni le nombre des manuscrits qu'il a utilisés ; son apparat critique présente simplement des variantes, sans indication sur leur provenance. L'un de ces manuscrits est sans doute A^b (le *Laurentianus* 87, 12, du XIIe et du XIVe s.), dont le texte édité par Brandis ne s'écarte pour revenir à la vulgate, beaucoup plus proche de E, que de façon exceptionnelle.

¹¹ Bekker a été professeur à l'Université de Berlin dès la fondation de celle-ci, et pendant 61 ans. Il a collationné plus de 400 manuscrits, à Paris, en Italie, à Oxford, et édité une soixantaine de volumes grecs, mais aussi des textes latins. Il a édité notamment Homère, deux fois, la première fois en essayant de restaurer le texte établi par Aristarque, la seconde en tentant de remonter au-delà du texte des critiques alexandrins. Il a édité aussi les scholies de l'*Illiade*, Aristophane comme Platon également avec leurs scholies, en passant par des textes de grammaire antiques, des syntaxes et des lexiques, et des historiens byzantins. Il était tenu en grande estime par les érudits de son temps, qui disaient volontiers de lui, devant son manque de loquacité, qu'il pouvait se taire en 7 langues !

¹² A^b, B^b (le *Laurentianus* 87, 18, de la première moitié du XIIIe s. et de la première moitié du XVIe s., copié par Camillus Venetus à partir de N 1091b33), C^b (le *Laurentianus* 87, 26, de la seconde moitié du XIIIe s.), D^b (l'*Ambrosianus* F 113, du XVe s., qui contient aussi des scholies d'Alexandre), E, E^b (le *Marcianus* 211, du XIIIe-XIVe s.), f (le *Marcianus* 206, daté de 1467), F^b (le *Parisinus* gr. 1876, du XIIIe s., qui contient le commentaire d'Alexandre aux quatre premiers livres de la *Métaphysique* d'Aristote et les scholies de Michel d'Ephèse aux livres V à XIII, dont la fin est mutilée), G^b (le *Parisinus* gr. 1896, du XVe s., copié par Cesar Strategos et contenant les scholies de Syrianus aux livres II, XII et XIII de la *Mét.* d'Aristote), H^a (le *Marcianus* 214, du XIIIe-XIVe s.), H^b (le *Parisinus* gr. 1901, du XIIIe s., contenant les scholies d'Asclépios aux six premiers livres de la *Métaphysique* d'Aristote), I^b (le *Parisinus* Coisl. 161, du XIVe s., 6e décennie, de

premier aussi, il a identifié par un ensemble de sigles les manuscrits dont il présente les variantes dans son apparat critique, et ce sont généralement ces mêmes sigles que nous utilisons encore aujourd'hui. Mais il faut inférer son jugement sur la tradition manuscrite à partir de son apparat critique.

Les entreprises de grande envergure concernant l'édition et la traduction de l'ensemble des traités aristotéliens sont particulièrement impressionnantes en Allemagne, comme le montre le premier tableau, avec les éditions de Bekker (chez Reimer), de Weise (chez Tauchnitz) et la collection Teubner, ainsi que les traductions faites par plusieurs équipes à Stuttgart (Roth, Spengel, Walz, Zell, Kreuz, Külb, Riecker et Schnitzer ; Hofmeister et Knebel ; Karsch, A. et C. Stahr, et Bender), mais aussi et surtout l'édition des *Commentaria in Aristotelem Graeca* (CAG, toujours chez Reimer). La France est aussi présente avec les éditions et traductions latines parues chez Didot, mais ces éditions s'appuient au moins partiellement sur d'anciennes éditions du texte grec. Les efforts de mise à disposition des doctrines aristotéliennes se traduisent aussi par de nouvelles traductions de l'œuvre complète en Angleterre (Taylor) et en Espagne (Patricio).

En ce qui concerne plus particulièrement l'ensemble des écrits logiques, les travaux allemands là aussi prédominent largement avec, d'une part, l'édition commentée de Waitz¹³, et cinq traductions indépendantes, de Dübner, Bender, Zell, Kirchmann et Trendelenburg, les deux dernières étant commentées, à côté de la seule traduction anglaise annotée d'Owen. On constate que, considérés séparément, il n'y a guère que les *Catégories* et les *Réfutations Sophistiques* qui ont intéressé les érudits, et exclusivement les érudits allemands Zenker, Lewald, Heidemann pour les *Catégories*, tandis qu'à Londres, Poste (qui avait déjà traduit les *Seconds Analytiques*) reprenait l'édition des *Réfutations Sophistiques* faite par Bekker pour en donner une traduction anglaise commentée, et qu'à Leipzig, Winckelmann éditait le texte grec à côté de celui de l'*Euthydème* de Platon. L'authenticité des *Catégories* était discutée. Pour Brandis, Rose, Spengel, Prantl et Gercke, ce traité n'était pas d'Aristote ; pour Waitz, Zeller, Maier et Gomperz, seuls les neuf premiers chapitres étaient d'Aristote. Ce n'est qu'avec Husik, que l'on acceptera la totalité du traité comme aristotélien.

Constantinople, avec des scholies de Syrianus et de Michel d'Ephèse), Q (le *Marcianus 200*, de 1457, copié par Ioannes Rhosos comme l'indique la souscription), S (le *Laurentianus 81.1*, de la seconde moitié du XIIIe s., copié par Ioannes Panaretos, dont on trouve la souscription au folio 75v) et T. Contrairement à Brandis, Bekker est revenu vers le texte de la vulgate en suivant généralement le manuscrit parisien E, mais il opte quand même souvent pour Ab.

¹³ Th. Waitz a réexaminé les manuscrits et reconnu la prééminence du *Marcianus gr. 201*, contre le choix du *Vaticanus Urbinas gr. 35* par Bekker.

La *Poétique* a manifestement suscité un énorme enthousiasme, avec un effort éditorial très soutenu en Allemagne (Hermann, Valett, Ritter, Susemihl, Vahlen, Ueberweg, Egger, Schmidt, Christ et Brandscheid), mais aussi en France (Dübner, Egger, Cougny, Fouillée, Malvoisin, Maunoury et Hatzfeld-Dufour) et en Angleterre (Tyrwhitt, Butcher, Bywater et Tucker), avec une nette prédominance aussi des traductions allemandes (outre Valett, Ritter¹⁴, Schmidt, Ueberweg, Egger et Brandscheid ; Graefenhan¹⁵, Walz, Knebel, Stahr et Gomperz), suivies d'assez loin par les traductions parues en France (outre Dübner¹⁶, Egger, Cougny et Hatzfeld-Dufour : Ruelle) et en Angleterre (outre Butcher : Buckley, qui traduit aussi la *Rhétorique*, et Ross Wharton). Enfin, Sahl a édité la *Poétique* d'Aristote avec celle d'Horace à Haunia, une traduction française versifiée de Chénier a été publiée à Paris, et une traduction de Calamnius à Helsinki.

La *Rhétorique* a généré un intérêt un peu plus modéré, que ce soit pour les éditions du texte grec ou les seules traductions, mais comparable en Allemagne (Spengel et Roemer¹⁷ éditent le texte grec, Knebel, Stahr et Roth le traduisent), en Angleterre (Gaisford et Sandys éditent le texte grec ; le premier le traduit, ainsi que Gillies, Buckley, et Welldon ; Sandys y joint le commentaire de Cope) et en France (l'éditent et le traduisent Mynas, Dübner¹⁸ et Bonafous ; le traduisent seulement Gros et Ruelle). On notera aussi une traduction annotée en allemand de Voigt à Prague.

L'édition ou la traduction des traités physiques d'Aristote n'a pas eu une grande ampleur au XIXe siècle : on note seulement les travaux de Prantl en Allemagne pour la *Physique*, le *De generatione et corruptione* et le *De caelo*.¹⁹ Seule la *Physique* a retenu l'attention de Weisse, qui en a proposé une traduction annotée en allemand. Et l'on relève les études de Diels. Enfin, Ideler a repris l'édition des *Météorologiques* faite par Bekker, l'a traduite et commentée en latin, en y ajoutant des extraits des commentaires d'Alexandre, d'Olympiodore et de Philopon.

Parmi les traités zoologiques, on observe que l'*Historia animalium*, qui est une compilation d'informations, et le *De partibus animalium* ont davantage retenu l'intérêt des éditeurs et des traducteurs, surtout en Allemagne (l'*Historia animalium* a été édité par

¹⁴ Traduction en latin.

¹⁵ *Id.*

¹⁶ *Id.*

¹⁷ Son introduction traite longuement des questions de transmission et de composition.

¹⁸ Traduction en latin.

¹⁹ L'édition traduite du *De generatione et corruptione* et du *De caelo* par Bussemaker s'inscrit dans l'ensemble publié par Didot.

Schneider, et par Aubert-Wimmer ; traduit par Aubert-Wimmer, Strack, Külb et Karsch ; le *De partibus animalium* a été édité par Titze, von Frantzius et Langkavel, et traduit en allemand par les deux premiers, ainsi que par Karsch et Külb). Mais ils sont aussi présents en Angleterre (traduction du *De partibus animalium* par Ogle, qui le commente aussi, et par Paul ; traduction de l'*Historia animalium* par Cresswell) et en France (outre l'édition traduite du *De partibus animalium* en latin par Bussemaker, édition de l'*Historia animalium* par Piccolos). Si l'on excepte l'édition globale de Bussemaker, le *De generatione animalium* n'a été édité et traduit que par Aubert-Wimmer, en allemand. Le *De motu animalium* n'a été retenu que dans l'édition Didot par Bussemaker, sans doute parce que son authenticité a été contestée, notamment par Brandis, Rose et Zeller.²⁰ Quant au *De incessu animalium*, il semble n'avoir fait l'objet d'aucune édition ou traduction.

Le *De anima* a lui aussi soulevé un grand intérêt en Allemagne, que ce soit au niveau de l'édition du texte grec (Torstrik, Trendelenburg qui le commente aussi, et Biehl) ou de sa traduction (Voigt, Weisse, Kreuz, Kirchmann et Bender). Wallace en a proposé une édition traduite en anglais et commentée. En France, il y a l'édition traduite de Bussemaker.

C'est de façon prédominante en Allemagne que l'ensemble des *Parva naturalia* a été édité (par Becker et par Biehl) et traduit (Kreuz et Bender) - en France, encore une fois, on ne compte que Bussemaker. Seul le *De longitudine et brevitate vitae* semble avoir fait l'objet d'une traduction annotée pour lui-même à Freiburg, par Zell (en latin). Et le sous-ensemble constitué par le *De memoria*, le *De somno*, le *De insomniis* et le *De divinatione per somnum* a fait l'objet d'une traduction latine annotée par Hepner à Wroclaw. Le *De sensu*, le *De juventute et senectute*, le *De vita et morte* et le *De respiratione* semblent avoir soulevé moins d'intérêt.

En ce qui concerne la *Métaphysique*, l'Allemagne arrive à nouveau largement en tête pour le nombre d'éditions (Brandis, Schwegler²¹, Bonitz²² et Christ²³ ; celles de Schwegler et de Bonitz sont commentées), et aussi pour le nombre de traductions (outre

²⁰ Jaeger le rendra à Aristote en 1913.

²¹ Schwegler, le futur auteur d'une histoire de la philosophie grecque, a réédité le texte de Bekker en 1847 en réservant ses critiques et ses propositions de changement pour son commentaire, à la manière des Alexandrins.

²² Bonitz a repris l'apparat critique de Bekker,²² mais il y a ajouté des leçons tirées des commentaires anciens d'Alexandre, Syrianos, Asclépios, Thémistius, Simplicius, et aussi des variantes issues de la traduction de Bessarion. Professeur à Vienne, puis directeur d'école à Berlin pendant le conflit qui a opposé l'Autriche et la Prusse, il aurait volontiers réédité Aristote, sans la pression exercée par les autorités académiques de Berlin.

²³ Christ est le premier, à ma connaissance, à présenter une description détaillée des plus importants manuscrits pour la *Métaphysique*, mais ses nouvelles collations ont été critiquées, au profit de celles de Bekker (qui n'est pourtant pas sans reproche). Il considère l'autorité des représentants des deux grandes familles de manuscrits comme à peu près équivalente, mais il privilégie A^b.

Schwegler et Bonitz, Hengstenberg, Rieckher, Kirchmann et Bender), mais la France et l'Angleterre sont également présentes (en France, outre l'édition traduite de Bussemaker, on compte la traduction annotée de Pierron-Zévort ; en Angleterre, celle de Taylor et la traduction de M. Mahon). Le premier livre du traité, accompagné de quelques autres, a aussi fait l'objet d'une traduction française de Cousin, et d'une traduction italienne commentée de Bonghi.

L'ensemble des traités éthiques a été édité par Grant, avec des études importantes, et par Jelf ; et il a été traduit par Gillies et Browne du côté anglais. Outre Bussemaker, on note la traduction de Thurot du côté français. L'*Ethique* dite à *Nicomaque* a suscité le plus d'intérêt, avec une très large prédominance anglaise (outre l'édition de Wilkinson dès 1715 et reprise en 1818, cf. les éditions de Cardwell, Lancaster, Rogers, Giles, Bywater, Susemihl, et Burnet, et les traductions de Chase, Williams, Hatch qui traduit aussi la paraphrase d'Andronicus de Rhodes et ajoute des études, et Welldon, également avec des notes et une étude). Mais l'*Ethique* à *Nicomaque* est aussi très présente en Allemagne (éditions commentées de Zell, Michelet et Ramsauer, édition de Susemihl, et traductions de Garve, Rieckher, Stahr et Kirchmann), tandis que seuls, les livres VIII et X ont retenu l'attention pour eux-mêmes en France (cf. les éditions de Carrau, qui accompagne le livre VIII d'une étude et d'extraits de Montaigne, et qui accompagne le livre X d'une étude de tout le traité ; les traductions des deux livres par Thurot et le commentaire de Parnajon ; les éditions, traductions et études de VIII seulement par Philibert, Carrau, l'édition et étude de Martin et l'édition commentée de Ollé-Laprune ; enfin, les éditions annotées du livre X par Vérin, Hannequin, et Rodier, l'édition traduite de Rossigneux). Paley a édité les livres V et X à Cambridge, et Fritzsche, les livres VIII et IX à Gissa. L'*Ethique* à *Eudème* et les *Magna Moralia*, dont l'authenticité est discutée, ne semblent avoir retenu l'attention que chez les éditeurs et traducteurs allemands (éditions de Susemihl, de Fritzsche pour l'*Ethique* à *Eudème* seulement ; traductions de Rieckher et de Bender).

Nous avons vu que la *Politique* fait exception au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, puisqu'elle a continué à faire l'objet de nouvelles éditions, contrairement au reste du corpus aristotélicien. Au XIXe siècle, l'intérêt pour ce traité demeure prédominant en Allemagne (éditions de Schneider avec traduction latine, de Göttling avec notes, de Neumann, de C. Stahr avec traduction et commentaire d'A. Stahr, et Susemihl avec la traduction latine de Guillaume de Moerbeke, ou une traduction allemande annotée ; traductions de Schlosser avec des notes et un fragment des *Economiques*, de Garve, à Wroclaw; de Schnitzer avec les

Economiques ; de Lindau avec notes; enfin, on note une traduction en allemand de Garve, à Wroclaw, qui joint une étude de Fülleborn). Mais l'Angleterre et la France sont également bien présentes (du côté anglais, édition et traduction latine d'après Sylburg par Lambin, édition et notes de Congreve, de Bolland-Lang, et de Newman, avec une grande étude ; traductions de Gillies, Walford avec les *Economiques*, Eaton, Jowett et Welldon ; du côté français, éditions de Korah et de Dübner, traduction de Champagne, revue et corrigée par Hoefler ; traduction de Millon, de Thurot, revue et corrigée par Bastien ; et de Cougny). Dans le cas de ce traité encore, certains livres ont fait l'objet d'éditions ou de traductions séparées (édition et traduction du livre I par Genouille à Paris ; traduction annotée des livres I à III par Bernays à Berlin ; I, III, IV, VII : Broughton à Londres, et Bolland avec des essais de Lang à Londres). On notera aussi une édition commentée de Kluge à Prague.

La *Constitution d'Athènes*, tout nouvellement découverte, a bien sûr attiré les érudits. Outre la publication d'un facsimilé du papyrus CXXXI du British Museum à Londres, on note, pour l'édition du texte grec, une prédominance allemande (éditions de Kaibel-Wilamowitz Moellendorf, de Blass ; traduction de Kaibel-Kiessling) et anglaise (éditions de Broughton, de Sandys ; traductions annotées de Kenyon et de Poste), face à la France (traductions de Reinach et de Haussoullier). Notons aussi la première édition du texte grec par Kenyon à Athènes, reprise par Van Herwerden et Van Leeuwen à Leyde, celle de Hude à Copenhague, celle de Lovjagin avec traduction russe à St Petersburg, et la traduction de Ferrini à Milan.

Parmi tous les traités dont l'authenticité a été discutée, les *Economica*, la *Rhétorique à Alexandre*, le *De virtutibus* n'ont été édités en grec qu'en Allemagne : les *Economica* par Schneider avec un commentaire, par Goettling avec des notes, et par Susemihl ; la *Rhétorique à Alexandre* par Spengel et par Hammer ; le *De virtutibus* par Susemihl. Mais les *Economica* ont été traduits aussi en Angleterre par Lambinius en latin, et par Walford avec la *Politique* ; et en France par Hoefler. En revanche, les *Problemata* et le *De mundo* semblent n'avoir été édités et traduits qu'en France au XIXe siècle (par Bussemaker, avec aussi une révision d'une traduction du *De mundo* par Batteux). Les *Mechanica*, le *De plantis*, le *De Melisso*, *Xenophane*, *Gorgia*, le *De mirabilibus auscultationibus*, le *De lineis insecabilibus* et le *Ventorum situs et nomina* ont retenu l'attention à la fois de Bussemaker en France et de Apelt en Allemagne, le *De coloribus* et les *Physiognomica* de Bussemaker encore, et de Prantl en Allemagne. Il existe aussi une édition et traduction latine des *Mechanica* par van Cappelle à Amsterdam, une édition allemande du *De coloribus* par

Schneider dans son *Theophrastos*, et une traduction et un commentaire de Prantl ; une édition allemande du *De plantis* par Meyer (qui l'attribue à Nicolas de Damas), des *Physiognomica* par Förster dans les *Scriptores Physiognomonici*, du *De Melisso, Xenophane, Gorgia* par Mullach dans les fragments des Eléates, une autre par Susemihl, et avant eux, à Halle par Fossius.

Enfin, on notera l'édition des fragments à la fois en Allemagne par Rose, qui ne croyait pas en leur authenticité, et en France par Heitz.

Cet effort d'édition considérable a été accompagné par une étude de la langue d'Aristote, avec notamment l'*Index Aristotelicus* de H. BONITZ, Berlin, 1870, et ses *Aristotelische Studien*, Vienne, Lex.-8, 1862 (t.I) –1863 (t.II-III). Et de R. EUCKEN, *De Aristotelis dicendi ratione*, Göttingen, 1866 ; *Über dem Sprachgebrauch des Aristoteles. Beobachtungen über die Präpositionen*, Berlin, 1868.

Un travail considérable a donc été accompli pour mettre à la disposition des interprètes le matériau nécessaire à l'étude de la pensée d'Aristote. Les éditions allemandes d'Aristote ont été détrônées à la fin du XIXe siècle par les éditions critiques et commentées de la Clarendon Press à Oxford, essentiellement celles de Ross ; les travaux de Jaeger et de ont complété les recherches sur l'état du corpus aristotélicien et sur son histoire. Et de même qu'après la Renaissance, les incunables ont donné corps pour longtemps à la vulgate, ces travaux sont restés à la base de nos études contemporaines, de notre connaissance de la tradition manuscrite d'Aristote et de nos hypothèses sur l'authenticité de certains traités.

Néanmoins, il est possible d'approfondir ces résultats, et il ne suffira pas pour cela de vérifier ponctuellement certaines des données de cette ultime vulgate. Les progrès observés depuis dans les disciplines particulières telles que la paléographie et la codicologie doivent nous permettre d'affiner les conclusions auxquelles les érudits du XIXe siècle étaient parvenus. Leurs travaux ne sont pas définitifs, et notre connaissance du matériau transmis, et par conséquent de l'histoire du texte aristotélicien, est encore perfectible.²⁴

Myriam Hecquet-Devienne

²⁴ Voir Myriam HECQUET-DEVIENCE, "Les mains du *Parisinus graecus 1853*. Une nouvelle collation des quatre premiers livres de la *Métaphysique* d'Aristote (folios 225v-247v)", *Scrittura e Civiltà*, 2000, p. 103-171 ; "The authenticity of Aristotle's *Metaphysics 'Alpha'* (*Meizon* or *Elatton*), a false problem? A codicological confirmation", (à paraître) ; "A legacy from Aristotle's library? Inquiry into the joint transmission of Theophrastus' and Aristotle's *Metaphysics* based on evidence provided by manuscripts E and J" (à paraître).